

Toujours elle

Autor(en): **Dur, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 10

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213759>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 9 mars 1918. — Toujours elle (C. Dur). — Le long du chemin (Numa Droz). — Une page de l'histoire neuchâteloise (Guibert). — Le voyage d'un innocent de Genève à Berne (A. Rossat). — La catza à Taquetet (Mérine). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer. — Boutades.

TOUJOURS ELLE

On nous écrit :

LE Conteur du 2 mars a publié, sur le rôle de la femme dans l'antiquité, des appréciations fort louangeuses et, je veux le croire, bien méritées. A ce miel, ces dames me permettraient-elles de mêler quelques gouttes de vinaigre, ne fût-ce que pour montrer le désaccord qui régnait déjà chez les anciens au sujet de l'éternel féminin ? J'emprunte, en effet, à Ménandre et autres écrivains grecs, les maximes que voici :

Les femmes n'ont pas l'habitude de jamais dire la vérité.

Une femme qui tient un bon langage est singulièrement à craindre.

Il est bien plus dangereux de provoquer une vieille femme qu'un gros chien.

Ta vie sera belle, si tu n'as pas de femme.

Les femmes ne savent qu'une chose : ce dont elles ont envie.

Presque tous les malheurs arrivent par des femmes.

La jalousie d'une femme incendie toute la maison.

De toutes les bêtes féroces, la plus féroce, c'est la femme.

Une méchante femme est le venin même de l'aspic.

Cruauté de lionne et cruauté de femme se ressemblent.

La mer et les femmes ont des colères qui se valent.

La femme est une mauvaise herbe qui pousse naturellement dans notre vie.

O trois fois malheureux le pauvre qui se marie !

Plutôt vivre avec un lion qu'avec une femme !

Partout où se trouvent des femmes se trouvent tous les maux.

Une femme ne flatte que pour se faire donner.

Rien de pis qu'une femme, je dis même qu'une belle femme.

La femme est une ordure dorée.

Ne t'avise jamais de gronder ni de conseiller une femme.

N'admets jamais les femmes à aucune délibération.

Le moyen âge n'a pas été plus galant que l'antiquité. C'est par centaines qu'il a forgé, à l'endroit de la femme, des proverbes dont beaucoup se retrouvent dans nos patois. Choisissons-en quelques-uns, parmi les moins crus :

Une bonne femme, une bonne mule, une bonne chèvre, sont trois méchantes bêtes.

Dites une fois à une femme qu'elle est jolie, le diable le lui répétera dix fois par jour.

Femme et melon, à peine les connaît-on.
Femme qui parle comme homme, et geline qui chante comme coq ne sont bonnes à garder.
Femme sait un art avant le diable.
Femme se plaint, femme se deult (se lamente), femme est malade quand elle veut, et par sainte Marie, quand elle veut elle est guérie.
A toute heure, chien pissé et femme pleure.
La femme a semence de cornes.
La femme ne porte point d'oreilles au sermon.
Le cerveau de la femme est fait de crème de singe et de fromage de renard.
Les femmes sont toujours meilleures l'an qui vient.
L'œil de la femme est une araignée.
Femmes sont anges à l'église, diables à la maison, singes au lit.

Je trouve enfin, parmi les nombreux « revi » de l'ouvrage intitulé *Po recafà* (Payot & Cie, éditeurs), la kyrielle ci-après :

Villie fenna et grand vein ne corressant pa po rein.

Lo tein, l'ouira, la fenna et la fortena virant quemeint la lena.

A totè z'hàorè, fenna plliorè.

Ne faut pas alà ài cerize sein crotzet
Ne ài femalè sein erdzet.

Quand fennè botzant de parlà
L'einterremein faut apprèt.

Lè fennè sant dâi saintè ào pridzo, à la tzerrière dâi z'andze, devant la porta dâi z'agace, ào courti dâi tchivré, à l'ottò dâi diablillo.

Se lè crouziè linguè bourlàvant quemein lo fù, lo tzerbon sarâi po rein.

Dâi femalè dein onna maison, n'ein faut pa mé que dè fornet dein on pâילו.

Ne faut pas pllie de fennè à sepà
Que de coumacllio à la tzemenà.

Rein n'einnouè et ne fâ dremi pllie rido
Quemein lè fennè, la plliozze et lè remido.

Lè fennè lè savant totè, et ièna per dessus.

Qu'y a-t-il de fondé dans toutes ces sentences ? Je ne me charge pas de le dire ; mais je constate qu'elles n'empêchent pas la plupart des hommes de prendre femme. Elles doivent être issues de cerveaux biscornus.

C. DUR.

LE LONG DU CHEMIN

Je ne suis pas un servile admirateur du passé ; mais j'ai souvent regretté l'espèce de dédain ou d'oubli qui semble s'attacher à notre histoire et à nos mœurs nationales, à nos mœurs surtout, qui vont se perdant tous les jours et dont ont aura peine à retrouver la trace, une fois disparues.

NUMA DROZ.

(Histoire d'un proscrit de 1793.)

UNE PAGE DE L'HISTOIRE NEUCHÂTELOISE

Récit du sergent Dubois

Vendredi dernier, 1^{er} mars, les Neuchâtelois ont célébré le 70^e anniversaire de leur complète indépendance (1^{er} mars 1848). A Lausanne, une réunion a eu lieu, dimanche après-midi, à la salle des XXII cantons. Elle fut très vibrante de patriotisme. Les Neuchâtelois habitant la capitale vaudoise, auxquels s'étaient joints plusieurs de leurs amis des autres cantons romands, y ont prêté nouveau serment de fidélité à leur petite patrie et confirmé une fois de plus leur pacte d'alliance avec la patrie suisse, notre mère à tous, qui, plus que jamais, a besoin de l'amour et du dévouement de tous ses fils.

Voici, à ce propos, une page intéressante de l'histoire neuchâteloise.

I

Tout d'abord, il faut que je vous présente le sergent Dubois, un sympathique octogénaire qui porte gaillardement ses quatre-vingt-trois ans et dont la franche cordialité et la bonne humeur plaisent à chacun. Il a vécu les événements de 1856-57 et c'est avec une parfaite bonne grâce qu'il a bien voulu nous faire le récit de quelques épisodes auxquels il se trouva mêlé, alors qu'il était sergent dans une compagnie de chasseurs de gauche.

Le 1^{er} du mois de septembre, par une nuit sans lune la population du Locle est troublée dans son sommeil par des salves de mousqueterie partant, alternativement, de plusieurs points. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Dubois saute à bas de son lit et sommairement vêtu, se dirige sur l'une des places publiques, afin de s'informer du sujet de cette alarme. Aussitôt, il est arrêté par une sentinelle inconnue, qu croise la baïonnette et lui demande le mot de passe.

— « Je n'en ai pas ! » répond notre sergent.

— Crie : « Vive le roi ! » et sois des nôtres !

— « Non ! »

— « Alors, sauve-toi ou je te brûle ».

Dubois a compris. D'ailleurs, il n'est pas armé et, toute résistance isolée étant impossible, il n'hésite pas une minute à se retirer.

Les « Bédouins » (c'est ainsi qu'on nommait les royalistes, très nombreux à cette époque au Locle et à La Sagne) ont préparé un coup de main pour renverser le gouvernement républicain. Il est inutile de vouloir leur résister pour l'instant. Mais il faut absolument, au prix d'efforts inouïs, avertir les patriotes de la Chaux-de-Fonds de ce qui se passe et leur demander du secours. La chose n'est pas facile, le télégraphe est coupé et les royalistes de Pourtalès-Steigrave font bonne garde dans les environs.

Dans sa retraite, Dubois rencontre ses deux amis, le dragon Lecoultre et le préfet Grandjean. Une courte discussion s'engage entre les trois patriotes.

Il faut agir rapidement et prudemment ; mais surtout il faut agir.

Lecoultre a ses pistolets ; il en tend un à Grandjean, puis, déterminés et résolus, tous trois se mettent en route pour tenter de sortir